

## Les saints successeurs des dieux

*Martin Raether*

La petite histoire qui suit a été maintes fois racontée par ma mère :

*Une femme cherchait un document important qu'elle savait avoir mis à un endroit où elle le retrouverait de façon certaine. Mais elle ne s'en souvenait plus. Elle s'adresse à saint Antoine, comme elle l'avait fait tant de fois. En vain. Le document reste introuvable. Elle implore et prie la petite statue en bois du saint qu'elle gardait précieusement sur un guéridon. Toujours en vain. Le recours au saint restait infructueux. Prise de colère contre son saint fainéant, elle attrape la statuette et la jette violemment contre le mur. La statue finit son trajet dans le miroir qui se brise avec éclat, et voilà qu'elle aperçoit derrière la glace son document tant cherché.*

Cette petite histoire édifiante, merveilleuse, paradoxale, présente tous les éléments qui nous intéressent au sujet des saints, qui forment une sorte de sommaire : la popularité, le miracle, et la « superstition ».

1° les saints ont un côté pratique et utile. Il y a relation familière, proximité populaire, dans un sens positif, mais aussi, on l'a vu, négatif,

2° pas de miracle sans un saint, pas de saint sans miracle,

3° et du coup on frôle le « superstitieux ».

Je laisse de côté un quatrième élément, qui est l'intention narrative : cette historiette a une mission, elle veut enseigner, elle doit nous convaincre. Ma maman voulait nous dire, à nous les enfants, que s'adresser pieusement aux saints pour obtenir leur aide, n'est jamais vain. Cette petite histoire en forme d'« exemplum » médiéval a donc une fonction missionnaire. Je m'amuse, je m'étonne et je me fâche à chaque fois que je vois un historiographe contemporain reproduire la « Vie d'un saint » et les miracles qu'il est censé avoir produits comme si c'était un fait historique et non pas de la « littérature engagée » médiévale. Mais cela serait un autre sujet.

Pour en revenir à notre histoire de saint Antoine dont on dit qu'il a le « talent tout pratique de retrouver les objets égarés »<sup>1</sup> et qui pour cela est appelé dans la Nièvre « le bon saint Antoine de Trouve »<sup>2</sup> : qui a agi ? Le saint a-t-il choisi une voie particulière pour aider la femme ? Dieu lui-même, à travers son saint, a-t-il opéré un miracle ? Est-ce un hasard étonnant, pas plus, un peu merveilleux ? Ou n'est-ce pas de la « superstition » que de vouloir y apercevoir une intervention d'un saint ou plus encore l'intervention divine ? Comme on voit, l'interprétation de cette petite histoire reste ambiguë ou ouverte.

---

<sup>1</sup> MERCERON 2002, p. 972

<sup>2</sup> MERCERON 2002, p. 973

Du côté de l'église catholique la « communion des saints » fait partie de la doctrine officielle et de la profession de foi.<sup>3</sup> Il s'agit d'une liaison entre

1° les humains qui vivent sur terre,

2° les âmes du purgatoire, et

3° les saints.

Ce qui nous intéresse ici, c'est cette dernière catégorie, les saints.

### Les saints réels

Il y a, bien sûr, des personnes réelles, historiques, qui ont vraiment vécu et que le Vatican a canonisées. En voici quelques exemples : le quatrième abbé de Cluny Mayeul (910 – 994), le fameux « curé d'Ars » Jean-Marie Vianney (1786 – 1859), Karol Wojtyła (1920 – 2005) qui a pris le nom de pape Jean-Paul II, canonisé en 2014, Bernard de Fontaine, ce Dijonnais du XII<sup>e</sup> siècle, fondateur et abbé de l'abbaye cistercienne de Clairvaux, Ignace de Loyola, fondateur au XVI<sup>e</sup> siècle de l'ordre des Jésuites, Benoît-Joseph Labre (1748 – 1783), cet homme peu connu, un mendiant français qui avait fait vœu de ne plus jamais se laver ..., et enfin mère Teresa de Calcutta (1910 – 1997), prix Nobel de la paix (1979), canonisée en 2016.

Et beaucoup d'autres. On peut dire sans conteste qu'ils étaient tous des hommes et des femmes extraordinaires.



Statue de mère Teresa de Calcutta dans l'abbatiale Notre-Dame de Belleville en Beaujolais (Rhône)

### Les saints légendaires

À part ces saints réels, il y a une légion de saints légendaires, inventés – toujours à une fin utile – on peut se rappeler de saint Victor, patron de Santilly, ou saint Gengoux.<sup>4</sup> Dans cette foule immense de saints légendaires, le Vatican a dernièrement fait le ménage. Il a éliminé un certain nombre de figures, mais il a épargné beaucoup d'autres produits de la fantaisie humaine : saint Victor de Marseille, saintes Agathe, Marthe et Marguerite, saints Jacques le Majeur, Christophe, Michel, Abel, Denis et Maurice, pour n'en donner que quelques exemples.

### Les saints facétieux

Il y a encore une autre catégorie : les saints « de plaisanterie » ou « de contrebande »<sup>5</sup>, ces saints douteux ou burlesques, à connotation grivoise ou grotesque. Celui qui s'y intéresse, trouve tout dans le *Dictionnaire ... des saints imaginaires, facétieux et substitués*<sup>6</sup> de Jacques MERCERON (actuellement professeur à l'université d'Indiana aux États-Unis), un livre de plus de

<sup>3</sup> « Compendium du Catéchisme de l'Église catholique (Abrégé) » de 2005, article 195 (<https://livres-mystiques.com...>)

<sup>4</sup> Voir RAETHER 2014 et 2016

<sup>5</sup> MERCERON 2002, p. 18

<sup>6</sup> Paris : Seuil, 2002. Voir la bibliographie ci-dessous pour le titre complet

1200 pages. Quel mélange de sérieux et de facétieux, de subtilité et de simplicité, de joies et de drames, de jeux de mots, de « mal-compréhension », d'homophonies ... ! Il y est question de sainte Nitouche,<sup>7</sup> saint Lâche,<sup>8</sup> saint Cochon, sans parler de « sim-Pliste », « sin-Gulier » ou « sym-Pathique »,<sup>9</sup> on connaît l'« onguent de saint-Fiacre »<sup>10</sup> et ce que veut dire « partager à la Saint-Claude ». <sup>11</sup> Jacques MERCERON rapporte, concernant le saint Glinglin, cette petite farce moderne :

*Un mauvais payeur ayant déclaré devant témoins à un créancier : Je te paierai à la Saint-Glinglin (c'est-à-dire ... « la semaine des quatre jeudis »), le créancier l'attaqua en justice. Voici le jugement subtil et casuistique que rendit le juge :*

*1. attendu que le débiteur a déclaré qu'il paierait à la Saint-Glinglin,*

*2. que ce saint n'existe pas dans le calendrier,*

*3. mais que chacun sait que tous les saints non-inscrits au calendrier sont fêtés à la Toussaint et que donc saint Glinglin y est compris, ordonne que le débiteur règle son créancier à la Toussaint prochaine.<sup>12</sup>*

MERCERON nous apprend en outre qu'il y a une sainte Sébastienne (= ses bas se tiennent), ou un saint Genefort (= saint Jeune et Fort),<sup>13</sup> qu'en Saône-et-Loire on a aussi un saint Languy, un saint Pâti et un saint Meuri,<sup>14</sup> et qu'il y a des noms de saints retournés comme – sauf vot' respect – saint-Noc<sup>15</sup> ou saint-Luc.<sup>16</sup>

Parmi les saints facétieux, on compte aussi – comme c'était déjà le cas pour les anciens dieux – des saints invoqués avec l'intention de nuire à quelqu'un : c'est le cas par exemple du saint Abdon, qui, prononcé avec liaison renforcée, devient saint Tappedon(c). On utilise alors les saints comme instruments de mauvais désirs ou de volonté criminelle. C'est le cas du saint Mauvè ou Mauvais<sup>17</sup> et d'un autre saint, Raboni dont le nom vient de « rabonnir ou crever dans l'année ». MERCERON rapporte que ce saint avait une chapelle dans la vieille église Saint-Pierre de Montmartre à Paris, « autrefois très fréquentée par les épouses incomprises, cocufiées ou maltraitées », et dont l'une « apprenant, au retour d'un semblable pèlerinage, que son mari venait de mourir, s'écria en levant au ciel ses yeux baignés de larmes ... de joie : "Que ta bonté est grande, ô saint Raboni ! toi qui accordes bien au-delà de ce que l'on ose espérer !" »<sup>18</sup> Cela rappelle l'histoire de Gengoux, ce saint qui punit sa femme adultère par un « miracle négatif », par le feu qui surgit de l'eau. Les saints chrétiens ont repris le côté maléfique des dieux celtiques

---

<sup>7</sup> OUDIN 1656, p. 379 : « sainte Mitouche ou Nitouche, une femme qui fait la discrète ou retenuë », repris par GUILLEMAUT 1902, « une femme qui fait la discrète, la retenue, l'hypocrite, locution partout populaire ... » (p. 280)

<sup>8</sup> Voir pour ces deux saints LEX / JACQUELOT 1926, p. 109

<sup>9</sup> Tous les trois dans MERCERON 2002, p. 19

<sup>10</sup> C'est-à-dire la bouse de vache, LEX / JACQUELOT 1926, p. 83

<sup>11</sup> C'est-à-dire garder tout pour soi, voir LEX / JACQUELOT 1926, p. 109

<sup>12</sup> MERCERON 2002, p. 750

<sup>13</sup> Tous les deux MERCERON 2002, p.21 ; voir aussi ib. p. 426 et p. 1041

<sup>14</sup> MERCERON 2002, p. 396 et suivante

<sup>15</sup> MERCERON 2002, p. 277 et suivante

<sup>16</sup> MERCERON 2002, p. 266

<sup>17</sup> MERCERON 2002, p. 395

<sup>18</sup> MERCERON 2002, p. 402

avec leur maillet qui avait la faculté de tuer avec un côté et ressusciter avec l'autre.<sup>19</sup> Ce qui rappelle aussi les « tablettes de malédiction » de l'Antiquité gréco-romaine.<sup>20</sup>

Que les saints soient finalement humains et puissent se tromper, illustre cette autre anecdote, que raconte Jacques MERCERON :

*À la Celle-en-Morvan (Saône-et-Loire, canton de Lucenay-l'Évêque), une femme d'un village voisin vient invoquer saint Merri au profit de sa fille mariée et stérile depuis plusieurs années ; le saint l'exauce, mais au profit de la fille cadette, célibataire !<sup>21</sup>*

## Les successeurs des dieux

Dans le contexte de la présente contribution les saints les plus intéressants sont ceux individuellement successeurs des dieux antiques et celtiques.

Ainsi sainte Brigide, qui nous est venue tout droit d'une grande déesse irlandaise préchrétienne Brighid,<sup>22</sup> vierge et mère, sœur, épouse et fille des dieux, à ne pas confondre avec sainte Brigitte de Suède.

Le si populaire saint Christophe a un passé particulièrement mouvementé et compliqué.<sup>23</sup> Il était autrefois un homme-chien, « cynocéphale » comme Anubis, le dieu passeur vers l'au-delà des Égyptiens. De porteur-passeur dans l'au-delà il est devenu le porteur du Christ franchissant le gué d'une rivière et banalement aujourd'hui le patron des automobilistes. En plus, il protégeait contre la vue maléfique, le mauvais œil, donc contre la mort subite, la pire des façons de mourir au Moyen Âge. Enfin, il était un géant sauvage, devenu le « bon géant »,<sup>24</sup> introduit en France au XI<sup>e</sup> siècle pour remplacer un mythe fondateur gaulois, celui de Gargantua, le dieu suprême des peuples gaulois, une sorte de « dieu père » des Gaulois, celui que Jules César a nommé « Mercure ». Il était d'ailleurs un partenaire du dieu Mars, celui qui fut appelé dans le panthéon gallo-romain « Mars Mullo ». Nos vigneron et toponymistes jouvenceaux et sentiliens se rappellent que c'est toujours un lieu-dit local (Mont Mulle). Ce dieu était représenté avec un serpent cornu à tête de bélier, appelé « criocéphale », que l'on peut toujours voir dans l'église Saint-Pierre de Brancion. Il était enfin inspirateur et frère jumeau d'un autre meunier : saint Martin. Mars, Martin et Gargantua, le dragon criocéphale et le Cocatrix sur les chapiteaux romans, tout cela n'est finalement qu'un.

Tous les saints qu'on appelle « sauroctones » – c'est-à-dire approximativement les 80 saints qui tuaient des dragons, comme saint Georges et saint Michel, pour ne nommer que les plus connus – sont tout droit sortis des récits mythiques de combats avec des monstres.

---

<sup>19</sup> Voir RAETHER 2016, l'article sur Saint-Gengoux. MERCERON 2002, p. 411 - 412 (sur saint « Tappedonc »). ROBREAU 1997, p. 786, parle d'un « miracle de châtement »

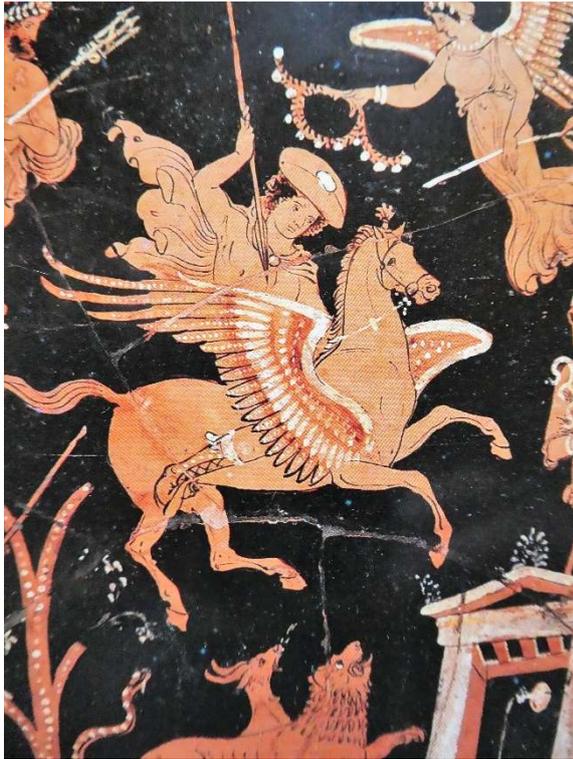
<sup>20</sup> Voir l'article « Fluchtafel » (décrété « article d'excellence ») sur Wikipedia allemand, consulté le 13 octobre 2017

<sup>21</sup> MERCERON 2002, p. 1101, anecdote rapportée par André PARIS 1990, p. 7. Cette « erreur de personne » est d'ailleurs suivie par la punition en règle du saint fautif

<sup>22</sup> FROMAGE 2005, p. 59

<sup>23</sup> Pour saint Christophe voir JACQUES DE VORAGINE 1264, II, pp. 7 – 11, DONTENVILLE 1966, p. 279 et suivante, et GAIGNEBET 1986, pp. 309 – 317

<sup>24</sup> MERCERON 2002, p. 988



*Le héros Bellerophon chevauchant son cheval ailé Pégase, tue la Chimère. Vase funéraire d'Apulie (auj. Pouilles) datant de 350 av. J.- C. (musée Karlsruhe)*



*Saint Georges chevauchant son cheval, tue le dragon. Tableau de Vitale da Bologna du XIV<sup>e</sup> siècle (musée de Bologne, Italie)*

Les histoires de la belle et noble vierge sainte Marguerite qui avait vaincu un effroyable dragon, et de la noble et gracieuse sainte Marthe qui avait dompté la Tarasque, tout simplement en lui montrant une croix, sont de jolis contes de fées.<sup>25</sup> Selon le grand mythologue français Henri DONTENVILLE elles sont « la survivance d'anciens rites agraires »<sup>26</sup> des temps protohistoriques quand les hommes se sont approchés des grands cours d'eau, dont l'eau fertilise la terre et en même temps engendre la peur, ce qui trouve sa représentation dans un terrible monstre aquatique.

On se rappelle aussi du grand nombre de saints « céphalophores » ou « autocéphalophores », qui – après avoir été décapités – se lèvent miraculeusement, prennent leur propre tête sous le bras et s'en vont. Saint Denis n'en est que le plus connu. Il s'agit d'une filiation directe d'un dieu celte géant qui adore le jeu « défi à la décapitation » : il se fait couper la tête par un autre guerrier, ensuite il se lève et emporte sa tête pour revenir le lendemain comme si de rien n'était.<sup>27</sup>



*Reliquaire de 1261 avec une triade de saints céphalophores : Maxien, Lucien et Julien (musée de Cluny, Paris)*

<sup>25</sup> Jacques de VORAGINE 1264, sainte Marguerite vol I, pp. 452 – 455, sainte Marthe vol. II, pp. 21 - 24

<sup>26</sup> DONTENVILLE 1966, p. 94

<sup>27</sup> Le nom de ce dieu celte est Cúraoi mac Dáire. VARAGNAC 1956 est le premier à avoir établi cette filiation. Voir FROMAGE 2005, p. 63. ROBREAU 1997 parle du « motif autocéphalophorique », p. 296. Pour la légende voir JACQUES DE VORAGINE 1264, chap. « Saint Denis », II, pp. 272 – 279. Voir aussi RAETHER 2014 et STERCKX 2005

Dernier exemple : le très puissant culte de Marie, « Vierge et Mère de Dieu ». Cette idée fondamentale, géniale et paradoxale de la *mère virginale* est un mythe universel,<sup>28</sup> qui s'est peu à peu développé au Moyen Âge, surtout depuis qu'au XII<sup>e</sup> siècle Bernard de Clairvaux a fait de la Sainte Vierge ou de Notre-Dame la patronne de toutes les abbayes cisterciennes.<sup>29</sup> En fait, ce mythe remonte aux très anciens cultes de *Magna Mater*, *Mātronā*, la Grande Mère, *Divine-Ana*, *Sanctissima*, etc., venus du Proche Orient vers le X<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Les *déesse-mères* « détripées » étaient déjà très répandues chez les Celtes. Ce culte est lui aussi une divinisation de la fécondité.



Triade de déesses-mères ou Matres assises dans une niche en forme de coquille. Début de notre ère (Musée gallo-romain, Lyon)



La déesse égyptienne Isis avec son enfant Horus. Égypte, IV<sup>e</sup> siècle après J.- C. (Berlin)



Marie allaitant son enfant pendant la fuite en Égypte. Stalles sculptées de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle de la basilique Saint-Andoche de Saulieu (Côte-d'Or)

<sup>28</sup> STERCKX 2010, chapitre *Le mythe universel de la mère virginale* (2004), pp. 9 - 39

<sup>29</sup> DIMIER 1982, p. 67

Les parallèles, analogies, similitudes et reprises du monde narratif celtique, que les moines irlandais nous ont minutieusement légués dans l'hagiographie médiévale, sont si fréquents et si puissants que l'on est tenté de supposer que les panthéons romain et gaulois ont migré tels quels dans le christianisme et ont longtemps continué à vivre allègrement sous la forme des milliers de saints, et avec eux leurs représentations, leurs attributs, leur nombre incroyable, leurs patronages et leurs miracles. En résumé, on ne peut que donner raison aux deux éminents chercheurs : Claude STERCKX, pour qui les saints, surtout « l'étonnante figure de saint Gengoulph », ne sont que des « survivances de notre héritage celte »,<sup>30</sup> et Bernard ROBREAU dont les recherches « ont fait apparaître le culte des saints comme un véhicule de l'acculturation chrétienne des indigènes. »<sup>31</sup>

### La continuation des anciennes traditions

Au lieu de continuer avec les successions individuelles des saints, il est préférable de rappeler certaines traditions plutôt générales, comme les suivantes :

- la sortie en procession à une source sacrée ou dans les champs, surtout lors de la Fête-Dieu, très ancien culte égyptien de fécondité, avec un ostensor qui contenait de l'eau du Nil,
- les ex-voto que l'on voit dans tant d'églises de pèlerinage, on les avait déjà vus au sanctuaire celte des sources de la Seine,
- le culte des pèlerinages eux-mêmes, toujours vivace : Ars, Paray-le-Monial, Saint-Jacques-de-Compostelle...,
- le baptême chrétien qui rappelle la lustration celtique et qui signifie avant tout l'intégration dans la communauté...
- ...et son contraire, l'expulsion de la communauté, l'excommunication, châtement suprême chez les Gaulois et encore actuellement de la communauté catholique,
- les indulgences, héritées du droit romain, mais auxquelles les catholiques d'aujourd'hui ne semblent plus tellement tenir,
- la reprise de sanctuaires précédents, une suite dans le temps : du *fanum* celtique en passant par le *templum* romain jusqu'au bâtiment chrétien,
- la récupération, quelquefois bien difficile, des jours de fête au cours du cycle saisonnier et annuel ; que l'on pense par exemple à Noël, à Pâques, à la Toussaint ou à la fête de Saint-Martin,
- les patronages, signifiant protection,<sup>32</sup> qui étaient déjà si importants dans le panthéon antique et celtique et qui dans le monde chrétien se sont étendus à toute la vie quotidienne, aux villages, aux paroisses et à leurs clochers, à tous les baptisés avec leurs prénoms, aux corps de métier, aux nations, etc.,
- le rôle de l'au-delà, si important chez les Celtes, plutôt superficiel chez les Romains, et constitutif pour le christianisme,
- le triplement celtique (mères, dieux, têtes, visages, etc.) et plus généralement indo-européen pour souligner l'importance, l'intensité et la puissance de ce qui est multiplié par trois,
- et bien plus encore...

Par contre trois observations me semblent essentielles pour la compréhension du phénomène des saints, que l'on a déjà vues dans la petite histoire de ma mère autour de saint Antoine :

---

<sup>30</sup> STERCKX 2010, 98

<sup>31</sup> ROBREAU 1997, p. 413

<sup>32</sup> Voir GEARY 1979

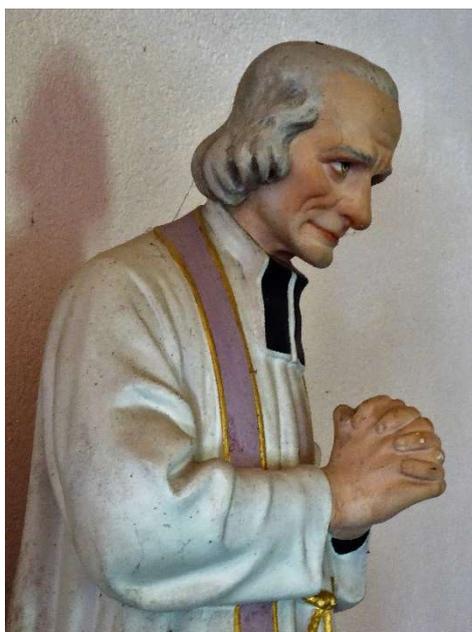
1° le côté populaire des saints,

2° le rôle des miracles,

3° la différence entre religion et « superstition ».

### Les saints sont populaires

Pendant le premier millénaire de l'histoire du christianisme, c'était le peuple qui fabriquait les saints, avec l'approbation de l'évêque local qui, lui, était « poussé par son peuple »,<sup>33</sup> à tel point que l'on décida vers l'an mil de canaliser cet élan populaire. La première canonisation papale a lieu en 993, et depuis l'an 1234 la prérogative papale est définitivement établie, et la canonisation tombe dans le domaine exclusif du pape. Néanmoins, c'est ce qu'on appelle la « piété populaire » qui forme l'essentiel du culte des saints. *Jamais la hiérarchie ecclésiastique n'engageait de procédure de canonisation si la vox populi n'affirmait d'abord la réputation de sainteté du disparu*, écrit le grand historien français de la religion chrétienne Jean-Claude SCHMITT.<sup>34</sup>



Statue du saint curé d'Ars dans l'église Saint-Blaise à Germolles-sur-Grosne (S. et L.)

Le curé d'Ars n'était pas trop aimé par sa hiérarchie, car il était considéré comme trop simple. En fait, lui aussi se jugeait ainsi. On a fini par lui donner une paroisse, mais en lui interdisant la fonction de confesser. Et c'est pourtant en qualité de confesseur qu'il a obtenu sa popularité. Il était trop saint pour tenir une comptabilité, car il donna tout et ne calcula pas dans sa sainte charité. C'est finalement le peuple qui l'adopta...

Un autre exemple pourrait être ce curieux saint mendiant Labre, déjà mentionné,<sup>35</sup> qui fit vœu de ne plus se laver. Décédé à Rome, son enterrement devint une telle manifestation de foi populaire que la police du Vatican dut intervenir.<sup>36</sup>

Enfin, c'est le peuple qui le jour des obsèques de Jean Paul II, le 8 avril 2005, brandit les banderoles réclamant sa canonisation immédiate, *santo subito* (saint tout de suite), exécutée dans un temps record, neuf ans seulement plus tard, en avril 2014.

Les saints ont toujours été au service du peuple, comme l'a montré la petite histoire autour d'Antoine « de Trouve ». L'utilité des saints, leur exemplarité, intercession, aide, intervention, médiation, familiarité, proximité, disponibilité, il ne faut pas oublier non plus leur pluralité, tout cela s'avère très pratique. Les saints sont à l'écoute des sentiments, peurs, craintes, soucis, préoccupations, souhaits, désirs, espérances ; ils sont palpables, concrets, affectifs.

<sup>33</sup> DELOOZ 1962, p. 19

<sup>34</sup> SCHMITT 1983, p. 18

<sup>35</sup> Voir supra p. 23

<sup>36</sup> Wikipédia, article « Benoît Labre », consulté le 12 juin 2018

Quelquefois, en entrant dans une église catholique, on peut bien oublier qu'on est dans la maison d'un dieu du monothéisme, vu le nombre élevé de statues de saints. Finalement, les saints sont implorés contre tout ce qui préoccupe ou angoisse l'homme, c'était peut-être autrefois contre les monstres et les dragons,<sup>37</sup> et aujourd'hui encore il y a beaucoup de choses qui nous inquiètent, nous dépassent, nous tourmentent. Et, comme le dit l'expression, quand on « ne sait plus à quel saint se vouer », les affaires vont vraiment mal.<sup>38</sup>



Uchon (S.et L.) – église Saint Roch – l'intérieur en 1930

Les saints sont, après tout, humains, comme nous. La familiarité du peuple avec les saints peut aussi engendrer des problèmes : les exigences et désirs des hommes ne sont pas toujours innocents ou pieux. La jeune fille qui demande à Notre-Dame : « Aidez-moi s'il vous plaît, sainte Marie, pour que je ne tombe pas enceinte ! » Cela ne nuit à personne. Mais, il a déjà été question de l'ambiguïté des saints, dû en partie à leur origine : ils peuvent être bénéfiques et maléfiques, pacificateurs et vengeurs implacables, ils peuvent aider et nuire.

### Les saints font des miracles

Les saints sont populaires, parce qu'ils font des miracles. On peut aller plus loin : il n'y a que les saints qui peuvent en faire. Chez les autres humains, on rencontre hasard, prodige, magie, génie, prestidigitation, illusion, artifice, trucage, extraordinaire, etc., mais pas de miracle, à moins qu'on ait affaire à un ... saint. Dieu non plus, par principe, ne peut pas faire de miracles. De par sa toute-puissance, tout lui est pour ainsi dire « normal », faisable. Il n'y a pas de place pour cet « extra » qu'est le « miracle » pour nous autres humains. Ne serait-il pas paradoxal qu'il accomplisse des miracles ? Quand on en parle, ça doit être dans un sens figuratif, métaphorique. Il doit, pour ainsi dire, se servir d'humains. Donc, sans les saints, pas de miracle.

Le Vatican a déjà considérablement atténué la verve catholique d'autrefois pour les miracles. Une vraie *Vie de saint* du Haut Moyen Âge contenait une profusion effrénée de miracles. Plus on pouvait attribuer de miracles à un saint, plus il était un grand saint. Mais il s'agissait d'une œuvre fictive, d'une invention dans le but de plaire d'une part, et de missionner d'autre part.

<sup>37</sup> Voir DONTENVILLE 1966 l'image de la Tarasque de Tarascon, p. 90a (Planche V) et p. 94

<sup>38</sup> GUILLEMAUT 1902, p. 280

Ce nouveau genre littéraire de propagande et de christianisation a été inventé par Sulpice Sévère en 397.<sup>39</sup> Pour convaincre, ces histoires étaient truffées de miracles. Aujourd'hui par contre, on a l'impression que même au Vatican on ne croit guère aux miracles. Mais, ne nous y trompons pas : une canonisation dans les règles exige encore de nos jours officiellement et « vaticanement » des miracles, même si ce n'est plus que le minimum du pluriel, c'est-à-dire deux.

Pour savoir ce que c'est que le miracle dans la doctrine catholique, on peut consulter le site officiel de la *Conférence des évêques de France*. Le miracle y est défini comme un *fait extraordinaire ... en dehors du cours habituel des choses* ; il est la *manifestation de la puissance et de l'intervention de Dieu*. Il révèle la *présence immédiate de Dieu*, il n'est donc *pas explicable scientifiquement*.<sup>40</sup> Cette définition du miracle ne peut guère satisfaire, car sur notre terre il y a trop de faits qui sont « extraordinaires », en dehors du « cours habituel », et les scientifiques seraient les premiers à reconnaître qu'un phénomène est inexplicable scientifiquement. Et en ce qui concerne l'« intervention de Dieu », il suffit de se référer à la définition même d'un dieu monothéiste et tout-puissant, d'un dieu qui sait vraiment tout faire, tout, sans exception, et qui serait, en toute logique et conséquence, incapable d'accomplir quelque chose d'« extra »-ordinaire.

Si le Vatican, lui, est aujourd'hui circonspect concernant les miracles, quelques historiens modernes, par contre, sont encore souvent trop crédules.

On ne peut lire qu'avec étonnement ce que l'abbé Louis CHAUMONT écrit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : *Le thaumaturge des Gaules, saint Martin, ... détruisit par l'éclat de sa sainteté et la vertu de ses miracles, les derniers restes du paganisme, cantonné dans plusieurs obscures campagnes*. Et l'abbé de reproduire en menus détails un miracle, comme si cela avait été un fait historique et non pas une œuvre de fantaisie, d'invention et de propagande. L'abbé termine son récit par la remarque :

*Ce prodige, suivi d'un grand nombre d'autres, ouvrit les yeux des plus obstinés, et le paganisme disparut entièrement, même du fond des campagnes. À dater de cette époque, notre belle province fut ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle restera jusqu'à la fin, une terre chrétienne, profondément catholique.*<sup>41</sup>

N'est-il pas encore plus surprenant qu'un historien français contemporain et de renom, spécialiste du Moyen Âge, professeur en « Histoire des mentalités », Jacques LE GOFF, écrive en 1988 à propos de « Saint Louis » une phrase comme celle-ci : « Saint à titre personnel, il accomplit des miracles... ». Comment doit-on interpréter cette expression ?<sup>42</sup>

On éprouve pareil franc étonnement quand on voit l'historienne Marguerite REBOILLAT intégrer dans sa très sérieuse *Histoire de Saint-Gengoux-le-National* (1972 et 1992) de la même façon des miracles légendaires du tout aussi légendaire saint local Gengoux.<sup>43</sup> Concernant les

---

<sup>39</sup> SCHMITT 1988, p. 442

<sup>40</sup> Site de la Conférence des évêques de France, Église catholique en France, consulté le 12 juin 2018

<sup>41</sup> CHAUMONT 1882, les deux citations sont p. 48

<sup>42</sup> LE GOFF 1988, p. 33

<sup>43</sup> *Pépin le Bref l'estimait [le seigneur Gengoux] singulièrement à cause de ses beaux faits d'armes et de sa sainteté qu'il vit éclater dans des prodiges [plutôt prodiges]. Il l'aimait tant qu'il le faisait coucher sous sa tente. Un soir qu'ils étaient tous deux au lit, la lampe qu'on avait éteinte se ralluma. Le roi s'étant éveillé fut surpris de cette lumière. Il se leva, souffla la lampe qui se ralluma encore. Le prodigue [prodige !] se renouvela trois fois et convainquit Pépin qu'un saint reposait sous sa tente.* REBOILLAT 1972/1992, p. 11. Voir à ce sujet RAETHER

saints et leurs miracles on est conduit à une autre observation : l'invention d'un dieu unique et tout-puissant, le dieu du « monothéisme »<sup>44</sup>, qui nous est venu il y a quelques milliers d'années de l'Est – comme (presque) toutes les idées religieuses – par une vague de spiritualisation, dépasse notre compréhension, et cela fait expressément partie de sa définition. Dieu est devenu abstrait, éloigné, inimaginable, impénétrable, super philosophique, inaccessible, bref, et encore une fois cela fait, comme on verra, naturellement et à la fois paradoxalement partie de sa « définition » : Dieu est incompréhensible.

Le peuple n'a pas suivi cette gymnastique intellectuelle de vouloir définir l'indéfinissable. Les plus grands philosophes et théologiens ont admis que leur dieu restait « caché ». Blaise PASCAL écrit : *les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu..., il s'est caché à leur connaissance ..., c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures : DEUS ABSCONDITUS.*<sup>45</sup> Dieu est selon PASCAL *infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est.*<sup>46</sup> Comment les hommes avec leurs soucis, grands ou petits, peuvent-ils s'adresser à cet être absolu ? Heureusement, pour cela il y a les saints, ces anciens dieux du polythéisme, comme disait David HUME, bien sûr plus ou moins christianisés, presque humains sinon trop humains, ces intermédiaires abordables. À la différence du grand dieu, les saints sont concrets (et non abstraits), ils sont proches (et non éloignés), ils sont visibles (et non invisibles), ils sont palpables (et non cachés), ils sont familiers (et non inaccessibles).



Notre-Dame du château de la Chapelle de Bragny du XII<sup>e</sup> siècle (S. et L.)

La visibilité des saints est « prouvée » avec évidence par l'art occidental, la représentation des saintes et saints avec leurs attributs respectifs : quelle foisonnante et merveilleuse iconographie, surtout depuis l'art roman par lequel nous nous laissons si volontiers envoûter ! Les églises et musées témoignent de l'incroyable richesse de tableaux et statues des saints. La représentation du grand dieu par contre fut tardive dans le christianisme, et elle est tout sauf convaincante.

Les saints servent nos sens et nos sentiments, dieu l'intellect. On sait « Dieu », mais on croit aux saints. Sans vouloir être désinvolte, ce dieu a, pour ainsi dire, « besoin » des saints pour garder le contact avec les hommes. Si l'institution des saints est une conséquence du monothéisme, le culte des saints est, pour ainsi dire, la « revanche » du peuple contre le pouvoir ecclésiastique, qui, lui, domine le peuple par la crainte de ce dieu tout-puissant et des péchés contre lui.<sup>47</sup>

2016, p.16. ROBREAU 1997, p.776 rapporte l'histoire inverse de l'intervention du diable qui éteint à trois reprises la lampe du saint (Vie de Laumer, XI<sup>e</sup> siècle)

<sup>44</sup> Pour des raisons méthodologiques, l'historien ne suit délibérément pas la traditionnelle consigne du GREVISSE : *Il faut considérer comme des noms de personnes les noms propres des êtres surnaturels des religions et des mythologies : Dieu (dans les religions monothéistes), et Ne prennent pas la majuscule parce que ce sont des noms désignant des catégories : Les dieux (dans les religions polythéistes).* GREVISSE 2016 § 99 a) 2°, p. 96. Voir à ce sujet les ouvrages de l'égyptologue et archéologue Jan ASSMANN sur l'histoire des religions, surtout sur le tournant du polythéisme (ou cosmothéisme) au monothéisme

<sup>45</sup> PASCAL, éd. Sellier fragment n° 681, p.474. Voir Isaïe 45, 15 : « En vérité, tu es un dieu qui se cache » (La Bible de Jérusalem), dans la traduction de PASCAL : « Véritablement tu es un Dieu caché. », éd. Sellier fragment n° 275, p.268

<sup>46</sup> PASCAL, éd. Sellier fragment n° 680, p. 468

<sup>47</sup> L'Ancien Testament déclare que sans « Yahvé Dieu » il n'y aurait pas de péché, Psaumes 51, 3 – 7, surtout vers 6 : « Pitié pour moi, Dieu, ... efface mon péché, ...contre toi, toi seul, j'ai péché. »

Le monothéisme est la religion de l'élite dominante. La culture dite « populaire » est plutôt diffusément polythéiste, ce qui est une observation naturellement réfutée par la même élite ; ainsi cette culture vit dans une sorte de semi clandestinité, non reconnue et sans les moyens d'une culture ou recherche libre. « Folklore » et « culture populaire » ont une connotation péjorative, n'ont pas de statut vraiment scientifique, n'existent en tant que discipline sérieuse que depuis peu, et sont toujours légèrement méprisés.

Pour mieux comprendre, il faut toujours s'adresser aux meilleurs, et un des plus grands médiévistes est Jacques LE GOFF. Dans son *Histoire de la France religieuse* de 1988, il parle bien d'« évolution » quand il s'agit de l'« absorption » des divinités celtiques par les Romains et ensuite du passage des « dieux » (avec minuscule et en plus entre guillemets) indigènes de l'Antiquité au « Dieu unique ... à visage humain ». <sup>48</sup> Mais c'est là que curieusement l'évolution historique s'arrête pour l'historien LE GOFF. Il y a aujourd'hui certainement quelques-uns et quelques-unes qui aimeraient savoir un peu plus sur ce dieu « à visage humain », s'il est blanc ou de couleur, jeune ou vieux, homme ou femme, etc. ? L'historien LE GOFF écrit :

*Quand la multiplicité des dieux païens se retrouve, au sein du christianisme, dans la multiplicité de saints, si un ethnologue comme Paul Saintyves croit pouvoir parler des « saints successeurs des dieux » – et insister sur la continuité des uns aux autres –, l'historien soulignera que le statut des saints dans le christianisme n'a rien de divin, que les saints n'ont de pouvoir que par la permission de Dieu, et même qu'ils ne jouissent que d'une faculté d'intercession auprès de Dieu, seul à opérer, à travers eux, des miracles. Ce ne sont pas même des lieutenants, mais de simples commis de Dieu. Sous la continuité de façade, il y a rupture, nouveaux personnages. Que le bon peuple en fasse de vrais thaumaturges, <sup>49</sup> c'est une autre histoire, qui relève du chapitre des « superstitions. » <sup>50</sup>*

Voici le discours de l'intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle. Du point de vue dogme et orthodoxie, il a (peut-être) raison, mais il nous donne une histoire européenne tronquée : pas de saints (de simples commis), et pas de miracles (ce sont des « superstitions »). Mais il reconnaît le côté populaire des saints. Par contre, il rabaisse et dévalorise l'éditeur parisien Émile NOURRY qui, sous le pseudonyme de « Pierre SAINTYVES » avait déjà en 1907 écrit le livre qui a inspiré le titre de la présente contribution, *Les saints successeurs des dieux*. Est-ce d'ailleurs consciencieusement ou plutôt sub-consciencieusement que LE GOFF « prend Saint Pierre pour Saint Paul », pour reprendre à l'envers l'ancien dicton français <sup>51</sup> en changeant le prénom de Pierre SAINTYVES en Paul ? En plus, et c'est plus grave, il refuse de mentionner les travaux d'éminents chercheurs comme Hippolyte DELEHAYE (1905), Georges DOTTIN (1924), Henri DONTENVILLE (1948 et 1966), André VARAGNAC (1956), Claude GAIGNEBET (1976), et Mircea ELIADE (1978), qui pourtant étaient tous à sa disposition. <sup>52</sup>

---

<sup>48</sup> LE GOFF 1988, p. 22

<sup>49</sup> C'est-à-dire des faiseurs de miracles

<sup>50</sup> LE GOFF 1988, p. 22

<sup>51</sup> OUDIN 1656, p. 494 ; GUILLEMAUT 1902 : « prendre Saint Pierre pour Saint Paul », se méprendre" (p. 280)

<sup>52</sup> Hippolyte DELEHAYE *Les Légendes hagiographiques*, 1905, surtout le chapitre sixième « Réminiscences et survivances païennes », pp. 168 – 240 ; Georges DOTTIN (1863 – 1928) par exemple *Les Littératures celtiques*, 1924 ; Henri DONTENVILLE *Mythologie française*, 1948, et *La France mythologique*, 1966 ; André VARAGNAC *L'Art gaulois*, 1956 ; Claude GAIGNEBET *Les saints successeurs des dieux à la Renaissance*, 1976 et 1986 ; Mircea ELIADE *Histoire des croyances et des idées religieuses* II, 1978 ; et on aurait encore pu citer l'humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle Henri ESTIENNE qui appelle les dieux des anciens les « cousins germains » des saints, ESTIENNE 1566, p. 237



Relief du dieu romain de la guerre Mars, datant de 260 ap. J.- C., exposé devant la cathédrale d'Augsbourg en Bavière



Statue d'un saint dans l'église de Saint-Maurice-des-Champs (S. et L.)

Les anciennes religions préchrétiennes et la « religiosité populaire » ne sont pour l'humaniste et l'intellectuel que de la « magie traditionnelle ». <sup>53</sup> C'est le mépris des classicistes qui les empêche d'avoir une approche adéquate et scientifique de cette « étonnante continuité culturelle » <sup>54</sup> et de la compréhension de l'héritage mythologique et religieux très ancien, commun aux peuples indo-européens.

Après que le peuple gaulois, puis gallo-romain et bientôt gallo-chrétien fût abandonné par ses chefs politiques, spirituels et intellectuels en faveur de l'envahisseur venu du Sud, de Rome, ce peuple indigène n'avait plus de guide. Leur profonde piété devenait méprisée, ridiculisée, méconnue, opprimée, combattue. Mais cette foi ancienne devenait aussi très difficile à christianiser.

Une des expressions qui me révoltent est celle de « paganisme ». On l'utilise pêle-mêle pour toutes les périodes. Pourtant, il est inadmissible de l'employer aujourd'hui encore comme l'avait fait la déontologie carolingienne du IX<sup>e</sup> siècle qui voulait missionner le monde qu'on appelait exprès « païen ». Ces « païens » n'avaient pas de *foi*, mais que des *croyances*. Le terme de « paganisme » est aujourd'hui irrecevable pour désigner ces « vieux fonds culturels préchrétiens », <sup>55</sup> cet ensemble de « traditions » religieuses millénaires.

---

<sup>53</sup> LE GOFF 1988, p. 26 / 27

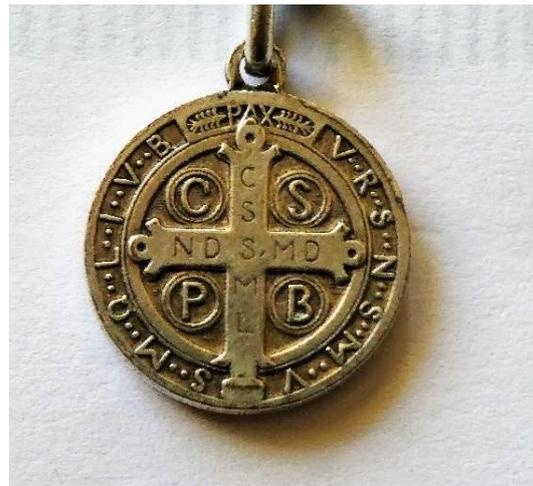
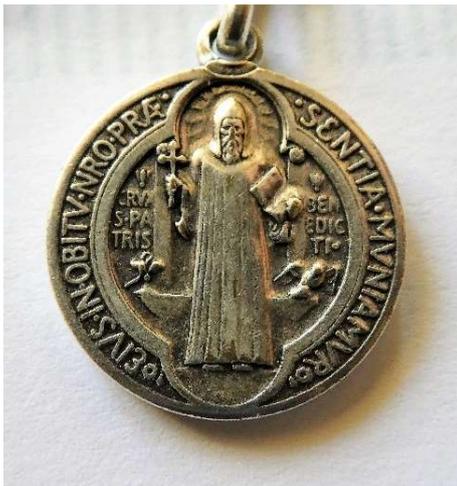
<sup>54</sup> ELIADE 1978, § 169 (p. 126 dans la traduction allemande)

<sup>55</sup> MUCHEMBLED 1977, p. 383

## Les « superstitions »<sup>56</sup>

Revenons-en au jugement déjà cité de l'historien Jacques LE GOFF sur les saints, à savoir « que le bon peuple en fasse de vrais thaumaturges, c'est une autre histoire, qui relève du chapitre des "superstitions" ». <sup>57</sup> Pour lui, les miracles sont des « superstitions ». Quelle est alors la différence entre « miracle » et « superstition » ? En fait, qu'est-ce que la « superstition » ? Peut-être là aussi, une petite anecdote peut nous guider.

Pour préparer la présente contribution, je suis allé visiter exprès le village d'Ars (dans l'Ain), celui du curé éponyme, un village qui semble s'être arrêté au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la Restauration. En visitant la basilique où repose l'illustre curé, un vieil homme, dont j'ai bien remarqué qu'il boitait, m'a obligé à accepter une petite médaille ronde d'aspect argenté. De retour à la maison, j'ai appris sur Internet, qu'il s'agissait de la « Croix de Saint Benoît ». En allant sur le « site-catholique.fr », j'ai encore appris que cette petite médaille est, je cite, « munie d'une Force de salut et vraie force miraculeuse [ ! ] qui avec un grand esprit de piété est particulièrement efficace. Elle donne, par l'intercession de Saint Benoît ... une protection particulière contre les attaques du démon, les tentations de toutes natures et les maladies. » <sup>58</sup> Il y a toutes sortes de signes kabbalistiques sur le revers de la médaille, des abréviations de formules, comme cette inscription : CSSML qui signifie *C*ru<sup>x</sup> *S*acra *S*it *M*ihi *L*ux, « La Croix doit être ma lumière. » Le même site précise :



La « médaille de saint Benoît », avec approbation papale de 1742, « particulièrement efficace ». VRS = *Vade Retro Satanas* « *Arrière Satan !* », NDSMD = *Non Draco Sit Mihi Dux* « *Le dragon ne doit pas être mon guide* »

*On peut porter la médaille sur soi ou la fixer sur la porte des maisons et des étables et dans l'auto. On évitera naturellement d'attacher une valeur superstitieuse à la possession de la médaille. Il ne suffit pas de la porter ou de la mettre dans un endroit que l'on veut protéger. Il faut avant tout vouloir conformer sa propre vie ... aux enseignements de saint Benoît.*

<sup>56</sup> Pour la même raison méthodologique mentionnée *supra* dans la note <sup>44</sup>, la présente contribution suit Jean-Claude SCHMITT qui emploie expressément le terme *superstition* « avec des guillemets, pour bien marquer qu'il s'agit d'un mot de l'époque étudiée, non d'un concept actuel de l'historien. » SCHMITT 1988, p. 421

<sup>57</sup> LE GOFF 1988, p. 22, voir *supra* la note <sup>50</sup>

<sup>58</sup> Site-Catholique.fr, consulté le 7 juin 2017

S'agit-il d'un acte de foi orthodoxe ou d'une amulette « superstitieuse » ? Et, puisqu'on y est, qu'en est-il du prêtre qui, de nos jours encore, bénit les motos, ou les chiens (comme on l'a fait dernièrement à Messey-sur-Grosne) ? Je ne parle pas des canons qu'on bénissait il n'y a pas si longtemps des deux côtés du Rhin. Quid de la femme dans la petite histoire de saint Antoine par laquelle j'ai commencé ? Et de ma mère qui semble y avoir cru fermement ? Etc.

La transition de l'orthodoxie à la « superstition » est fluide, imprécise, voire quelquefois nulle, comme l'a montré le grand chercheur GOUDINEAU : quand les femmes, surtout les nourrices morvandelles, encore au XIX<sup>e</sup> siècle montaient au mont Beuvray pour plonger leurs seins dans la fontaine Saint-Pierre pour avoir un lait riche et abondant, elles « étaient sûrement des catholiques pratiquantes qui allaient à la messe, etc., et elles avaient l'impression d'accomplir un geste chrétien – la fontaine ne s'appelait-elle pas Saint-Pierre ».<sup>59</sup>

En résumé : il est quelquefois difficile ou impossible de délimiter des pratiques religieuses orthodoxes de celles appelées « superstitieuses ». Cette limite n'est pas fixe ; elle peut varier sur trois niveaux : 1<sup>o</sup> elle change dans le temps, 2<sup>o</sup> elle varie d'une culture régionale à l'autre, et 3<sup>o</sup> elle est différente suivant la couche sociale.

Primo : il y a changement dans le temps.

La « superstition » est effectivement un phénomène qui subit l'évolution historique. Ce que l'on a cru autrefois, peut aujourd'hui être « superstition » ; ce que l'on croit aujourd'hui légitimement, peut demain devenir « superstition ». Voici quelques exemples :

L'usage millénaire des offrandes funéraires, que les archéologues interprètent comme signe de religiosité, était d'abord toléré par l'église chrétienne, mais a été considéré de plus en plus comme « superstitieux ».<sup>60</sup>



Relief taillé en cuvette, encastré dans la façade du massif occidental (« Westwerk », milieu du XII<sup>e</sup> siècle) de l'église abbatiale de Marmoutier (Bas-Rhin) représentant ou rappelant une divinité tricéphale celtique tel Cernunnos ou Lugus



Représentation de la trinité divine par une tête triprosope, c'est-à-dire avec trois visages, datant du XVI<sup>e</sup> siècle (source : SCHMITT 1988, p. 519)

<sup>59</sup> GOUDINEAU 2002, p. 156. PARIS 1990, p. 7, rapporte un rite analogue pour Onlay (Nièvre)

<sup>60</sup> SCHMITT 1988, p. 469 / 470

Autre exemple : l'essai de représenter la trinité par une tête triple, était « bientôt condamné [par l'église catholique] comme "monstrueux" et indigne de Dieu. »<sup>61</sup> On peut supposer que la mémoire du dieu tricéphale gaulois était encore présente.<sup>62</sup>

Dernier exemple : les « vierges ouvrantes » étaient d'abord vénérées, puis condamnées.<sup>63</sup>

Qu'en est-il de la pratique encore très catholique de l'exorcisme ? Va-t-elle perdurer ? Qui sait encore ce que c'est qu'une « indulgence plénière à perpétuité concédée par notre Saint Père le pape ... » ?

Secundo : il y a des différences régionales.

Quand les moines, venus en 1013 du Nord de la France à Conques (aujourd'hui dans l'Aveyron), voyaient les moines du Massif Central emmener leur statue reliquaire de Sainte Foy en procession, ils étaient choqués, incrédules devant cette idolâtrie qu'ils jugeaient être « superstitieuse ».<sup>64</sup>

Que penser de cette sortie que les habitants de San Giorgio, situé sur les flancs du volcan toujours menaçant, le Vésuve, font tous les ans le jour de leur patron au mois de mai, la statue de leur saint Georges sur les épaules, emmenés par leur maire et leur curé ? Est-ce un rite magique ?

Une observation générale s'impose : l'église chrétienne n'est pas – pour ainsi dire – tombée du ciel. Elle s'est développée. Comme toute organisation humaine elle était et elle est soumise à évolution. Elle a repris des cultes, des rites et sanctuaires indigènes qui avaient leurs origines jusque dans les temps préhistoriques. Sur le Mont Beuvray on a compté « pas moins de six états » de sanctuaires.<sup>65</sup> Le Mont Sainte-Odile en Alsace « fut occupé quasiment en continuité depuis le néolithique moyen », c'est à dire depuis plus de six mille ans. Saint Benoît lui-même décida en 529 de construire son abbaye du Mont Cassin sur l'autel du dieu Apollon. Et le lieu si proéminent de Saint-Michel d'Aiguilhe (Le Puy) n'avait pas attendu le christianisme pour devenir un sanctuaire.

Le christianisme a récupéré, converti et prolongé des traditions, au besoin par des compromis et des substitutions, mais il s'est aussi imposé par la violence et la destruction. Il suffit de penser aux massacres des Saxons par le bienheureux Charlemagne.<sup>66</sup> L'histoire de la conversion des Islandais au christianisme est particulièrement émouvante : « En l'an 1000, [ils] décidèrent leur conversion massive après délibération de leur Parlement ; on avait voulu éviter ainsi la désunion de la société » et les désordres sanglants (comme en Norvège).<sup>67</sup>

Il n'est donc pas étonnant que « sous les apparences du culte chrétien, les pratiques ancestrales persistaient comme en filigrane, ou même coexistaient avec elles. »<sup>68</sup> Ces très anciennes « pratiques ancestrales » sont devenues dans l'interprétation chrétienne, des « superstitions ». Et l'on comprend que la nouvelle religion ne s'est pas imposée aussi facilement que

---

<sup>61</sup> SCHMITT 1988, p. 518 et 519

<sup>62</sup> Voir ROBREAU 1997, p. 311

<sup>63</sup> SCHMITT 1988, p. 515

<sup>64</sup> SCHMITT 1988, pp. 516 – 518

<sup>65</sup> GOUDINEAU 2002, p. 157

<sup>66</sup> Voir SCHMITT 1988, pp. 447 – 450

<sup>67</sup> de VRIES 1970, p. 779

<sup>68</sup> SCHMITT 1988, p. 450

l'historiographie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles l'a souvent voulu suggérer – surtout celle écrite par des abbés.<sup>69</sup> « Entre le V<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle, on relève dans les limites actuelles de la France plus de vingt synodes diocésains traitant en détail des "superstitions" »,<sup>70</sup> ce qui montre à quel degré la lutte contre l'ancienne religion était dure.

Tertio : il y a des différences suivant les couches sociales

L'Europe avant notre ère avait déjà une longue histoire et culture religieuses et une forte et profonde religiosité ou dévotion préchrétienne, celle que les élites romanisées (Rome n'était pas seulement le centre de l'Empire mais aussi du christianisme), donc les élites classicisantes et christianisées ont vite condamnée comme « paganisme » et « superstition ». Ce sont toujours les élites qui écrivent l'histoire.<sup>71</sup> Que les intellectuels nomment la foi traditionnelle de la « rusticité sauvage »,<sup>72</sup> n'enlève rien de sa popularité. Encore aujourd'hui au XXI<sup>e</sup> siècle, il y a une forte tendance dans notre élite à nier une bonne partie des racines de la culture européenne.

### La fin des saints ?

Il est remarquable que le pape Jean-Paul II ait béatifié et canonisé plus de personnes que tous ses prédécesseurs ensemble dans les quatre siècles derniers. Et depuis, ses successeurs Benoît et François ont déjà béatifié et canonisé plus de 800 personnes.

En même temps, on note que l'homme moderne ne croit plus ni aux saints ni aux miracles. On n'en a plus besoin. Les pratiques religieuses s'estompent : les pèlerinages locaux, le culte des reliques, le culte des sources... Le saint d'antan est devenu, suivant le dicton populaire, « un saint qui ne guérit de rien. »<sup>73</sup>

### Bibliographie

- CAZENAVE, Michel (sous la direction) Encyclopédie des symboles. [sans lieu] : Librairie Générale Française, 1996 (original allemand 1989) (= La Pochothèque, Le Livre de poche)
- CHAUMONT, Louis-M.-J. (1849 – 1918) Histoire populaire de Bourgogne. Seconde éd. Citeaux : Imprimerie et Librairie, 1882, sur gallica. (La 1<sup>ère</sup> édition semble dater de 1880)
- DELEHAYE, Hippolyte, S.J. (1859 – 1941) Les légendes hagiographiques. Bruxelles : Bureaux de la Société des Bollandistes, 1905, 3<sup>e</sup> édition 1927
- DELOOZ, Pierre (1921 – 2014) « Pour une étude sociologique de la sainteté canonisée dans l'Église catholique. » Archives de sociologie des religions 13,1 (1962) 17 – 43
- DIMIER, M.-Anselme L'Art cistercien (France). L'Abbaye Sainte-Marie de la Pierre-qui-vire (Nièvre) : Zodiaque, 3<sup>e</sup> éd. 1982, 1<sup>ère</sup> éd. 1962 (= la nuit des temps, 16)

---

<sup>69</sup> Par exemple : Émile MÂLE *La fin du paganisme en Gaule*, 1950, ou l'abbé CHAUMONT *Histoire populaire de Bourgogne*, 1880

<sup>70</sup> SCHMITT 1988, p. 451

<sup>71</sup> SCHMITT 1988, p. 441, et HATT 1970, p. 243

<sup>72</sup> Citation dans SCHMITT 1988, p. 447

<sup>73</sup> C'est-à-dire « un homme sans pouvoir », OUDIN 1656, p. 379

- DONTENVILLE, Henri (1888 – 1981) Mythologie française. (première édition : Paris : Payot, 1948), nouvelle édition revue et corrigée : Paris : Payot, 1973
- DONTENVILLE, Henri La France mythologique. Travaux de la Société de Mythologie française. [s.l.] : Henri Veyrier - Tchou, 1966
- ELIADE, Mircea (1907 – 1986) Histoire des croyances et des idées religieuses, tome II De Gautama Bouddha au triomphe du christianisme. Paris : Payot, 1978
- ESTIENNE, Henri (~1528 – 1598) Apologie pour Hérodote ou Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes. 1566 (gallica reproduit la 2<sup>e</sup> édition de 1735)
- FROMAGE, Henri « Aspects celtiques du personnage de saint Denis. » dans H. F. Mythologie des pays de langue française. Bruxelles : Ministère de la Communauté française de Belgique, 2005 (= coll. Tradition wallonne, n° 18), pp. 53 – 67
- GAIGNEBET, Claude (1938 – 2012) « Les saints successeurs des dieux à la Renaissance. » dans POIRIER, Jean et RAVEAU, François (dir.) L'Autre et l'Autre. Hommages à Roger Bastide. Nancy : Berger-Levrault, 1976, et dans « À plus haut sens » : l'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais (Thèse Paris X, 1982). Paris : Maisonneuve et Larose, 1986, vol I, pp. 111 – 114
- GEARY, Patrick « L'humiliation des saints. » Annales ESC 1 (1979) 27 – 42
- GOUDINEAU, Christian (1939 – 2018) Par Toutatis ! Que reste-t-il de la Gaule ? Paris : Seuil, 2002
- GREVISSE, Maurice et GOOSSE, André Le bon usage Grevisse Langue française. Louvain-la-Neuve (Belgique) : De Boeck Supérieur, 16<sup>e</sup> édition 2016
- GUILLEMAUT, Lucien (1842 – 1917) Dictionnaire patois ou recueil par ordre alphabétique des mots patois et des expressions du langage populaire les plus usités dans la Bresse Louhannaise et une partie de la Bourgogne avec l'origine et l'étymologie des mots. Louhans : A. Romand, (1894 –) 1902
- HATT, Jean-Jacques (1913 – 1997) Les Celtes et les Gallo-Romains. Genève / Paris / Munich : Éds. Nagel, 1970 (= coll. Archaeologia Mundi)
- JACQUES DE VORAGINE (~1230 – 1298) La Légende dorée (1264). Traduction par l'abbé ROZE (1900) Paris : Garnier-Flammarion, 1967, 2 volumes
- La Bible de Jérusalem. Paris : Les éditions du Cerf / Groupe Fleurus - Mame, 2001
- LE GOFF, Jacques « Introduction » à LE GOFF / RÉMOND 1988, pp. 21 – 38
- LE GOFF, Jacques (1924 – 2014) et RÉMOND, René (1918 – 2007) (sous la direction) Histoire de la France religieuse tome I, Des dieux de la Gaule à la papauté d'Avignon (des origines au XIV<sup>e</sup> siècle, sous la direction de Jacques LE GOFF. Paris : Seuil, 1988
- LEX, Léonce (1859 – 1926) / JACQUELOT, [Dr Laurent] J. Le langage populaire de Mâcon et des environs. Augmenté d'un lexique du langage populaire, suivi d'un vocabulaire des noms donnés aux habitants. Avec une préface de Gérard Taverdet. Marseille : Laffitte Reprints, 1978. Original : d'abord en partie 1903, ensuite Mâcon : impr. Buguet-Comptour, 1926
- MERCERON, Jacques E. Dictionnaire thématique et géographique des saints imaginaires, facétieux et substitués en France et en Belgique francophone du Moyen Âge à nos jours. Paris : Seuil, 2002
- MUCHEMBLED, Robert Culture populaire et culture des élites dans la France moderne : XV<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> s. Essai. Paris : Flammarion, 1977, rééd. 1991
- NICOL, Jean-Pierre « Saints, folklore et paganisme. » Bulletin de la Société de Mythologie française. n° 267 (juin 2017) 39 – 54
- OUDIN, Antoine (1595 – 1653) Curiositéz françaises pour supplément aux Dictionnaires. Ou Recueil de plusieurs belles propriétés avec une infinité de Proverbes & Quolibets, pour l'explication de toutes sortes de Livres. Rouen / Paris : chez Antoine de Sommerville, 1656 (avec Privilege du Roy donné à Paris le 4 juillet 1639, p. 472)

- PARIS, André « Rites de fécondité et de fertilité en Haut-Morvan ... » Bulletin de la Société de Mythologie française n°157 (1990) 6 – 9
- PASCAL, Blaise (1623 – 1662) Pensées. Édition Philippe Sellier. Paris : Éditions Classiques Garnier, 1999
- RAETHER, Martin « Le culte celte des têtes coupées, suivi d'une réflexion sur les deux têtes encadrées dans l'église de Santilly. » Bulletin annuel 2013 S.E.H.N., janvier 2014, pp. 91 – 105
- RAETHER, Martin « Saint Victor burgonde. Recherches sur le vocable de l'église de Santilly (Saône-et-Loire). » Annales de l'Académie de Mâcon. 5<sup>e</sup> série, tome 7. Travaux 2013. Mâcon 2014, pp. 134 – 149
- RAETHER, Martin « Gengoulph, le saint cocu : la véritable origine de sa légende. » Bulletin annuel 2015 S.E.H.N., janvier 2016, pp. 14 – 28
- REBOUILLAT, Marguerite (1904 – 1994) Histoire de Saint-Gengoux-le-National, sans lieu [Saint-Gengoux-le-National] ni éditeur 1972 et 1992
- ROBREAU, Bernard La Mémoire chrétienne du paganisme carnute. (Thèse doctorat Tours 1993) Chartres : Société Archéologique d'Eure-et-Loir, s.d. [1997], 2 volumes
- SAINTYVES, Pierre [= Émile NOURRY] (1870 – 1935) Les saints successeurs des dieux. Essai de mythologie chrétienne. Paris : É. Nourry, 1907
- SCHMITT, Jean-Claude (éd.) Les Saints et les stars : le texte hagiographique dans la culture populaire. Études présentées à la Société d'Ethnologie française [déc. 1979]. Paris : Beauchesne, 1983
- SCHMITT, Jean-Claude « Les superstitions. » dans LE GOFF / RÉMOND 1988, pp. 417 – 551
- STERCKX, Claude Les mutilations des ennemis chez les Celtes préchrétiens. La Tête, les Seins, le Graal. Préface de Bernard SERGENT. Paris : L'Harmattan, 2005 (= coll. KUBABA, Série Antiquité)
- STERCKX, Claude Mythes et dieux celtes. Essais et Études. Paris : L'Harmattan, 2010 (= coll. KUBABA, Série Antiquité)
- VARAGNAC, André (1894 – 1983) L'Art gaulois. L'Abbaye Sainte-Marie de la Pierre-qui-vire (Nièvre) : Zodiaque, 1956 (= La nuit des temps, 4)
- VRIES, Jan de (1890 – 1964) « La religion des Germains. » dans Histoire des religions sous la direction d'Henri-Charles PUECH, tome I, Paris : Gallimard 1970 (= Encyclopédie de la Pléiade, 29) pp. 747 – 780

photos Martin RAETHER